

tistiques publiés sur les bords mêmes du Saint-Laurent. Il y aurait lieu, pour quelques-uns de ces amis que le Canada français compte parmi nous, de nous donner un tableau de cette littérature originale et féconde.

Nous parlerons d'abord d'un roman. Un roman de mœurs bien fait peut être la plus éloquente des plaidoiries, la plus efficace des exhortations. Sous cette forme agréable et légère, on insinue bien des conseils, on fortifie bien des convictions, on dissipe bien des préjugés. Le lecteur attentif et ému se laisse plus aisément persuader. Vers 1850, un jeune écrivain canadien, orateur et poète, doué d'une imagination très-vive et d'une raison très-pratique, M. Pierre Chauveau, éprouva le besoin de dire à ses compatriotes d'utiles vérités. Il apercevait des symptômes de faiblesse et de découragement. La civilisation anglo-américaine exerçait une séduction parfois dangereuse sur la jeunesse, qui se laissait éblouir par le spectacle d'une activité et d'une prospérité sans exemple. L'encombrement des carrières libérales poussait à l'émigration les esprits les plus entreprenants, moins sensibles aux charmes de la vie des champs; on rougissait presque des vertus simples et patriarcales qui fleurissent au village; l'agriculture, qui fait les populations saines, fortes et libres, était dédaignée par les héritiers de ces laboureurs qui avaient créé une nouvelle France sur le sol américain, et qui avaient conservé intactes les coutumes et les traditions de la mère patrie. On rêvait les aventures lointaines et la fortune promptement conquise, au lieu de demander au défrichement des forêts voisines une aisance solide et sûre. M. Chauveau conçut de projet de combattre ces tendances énervantes, de retenir la génération nouvelle dans la voie tracée par ses devancières, de réveiller au fond des âmes ébranlées par le doute les sentiments qui avaient jusque-là soutenu les Canadiens dans une lutte si difficile. Il écrivit *Charles Guérin*.

Celui qui voudra apprécier le mérite d'une telle œuvre, et en goûter toute la pénétrante douceur, y devra apporter certaines dispositions particulières. Il ne faut pas l'aborder avec cette attention critique et cette délicatesse nerveuse qui nous rend sensibles aux moindres taches. Il y a ici des taches et des défauts; la fable est d'une simplicité extrême; le style, souvent vigoureux, et toujours coulant, est parfois inégal; les intentions morales sont plus visibles que nous le souhaiterions, et la prédica-